



ASTÉRISQUE⁶³

La Lettre de la Scam*

La Scam affirme la place singulière des auteurs et des autrices dans la société. *Astérisque* en est le porte voix.

juillet 2019



SOMMAIRE

- 04 **Philippe Rochot**
PORTRAIT
- 08 **Olivier Da Lage**
TRIBUNE LIBRE
- 12 **Yolande Zauberman**
INTERVIEW
- 18 **Le vivier Radio Campus**
RADIO
- 20 **Remuons-nous !**
WWW
- 22 **Roger Pic**
HOMMAGE
- 25 **La Scam en chiffres**
RAPPORT D'ACTIVITÉ ET DE TRANSPARENCE
- 26 **Les auteurs et les autrices ont voté**
ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
- 28 **Les Étoiles 2019**
ACTION CULTURELLE
- 30 **Prix Scam 2019**
ACTION CULTURELLE

Directeur de la publication
Hervé Rony

Secrétariat de rédaction
Cristina Campodonico
Stéphane Joseph
Delphine Gancel

Conception graphique
Direction artistique
Catherine Zask

Maquettiste
Anne Drezner

Photogravure
DiscNewmeric

Impression Frazier
tirage 7 500 exemplaires
juillet 2019

Astérisque est édité
par la Société civile des
auteurs multimedia.
N° 63 – juillet 2019
ISSN 2256-6872
Société civile à capital
variable.
RCS Paris, D 323077479
APE 923A

Scam
5 avenue Velasquez
75008 Paris
01 56 69 58 58
communication@scam.fr
www.scam.fr

Une nouvelle rentrée, de nouveaux projets

PAR LAËTITIA MOREAU, PRÉSIDENTE DE LA SCAM



photo Matthieu Raffard

Le 21 juin dernier, au premier jour de l'été, le conseil d'administration a procédé au renouvellement du bureau de la Scam que j'ai désormais l'honneur de présider pour deux ans aux côtés de Lise Blanchet, vice-présidente et de Rémi Lainé, trésorier. Encore une femme à la présidence ! Le fait est que la Scam est particulièrement vertueuse en matière de parité et nous le devons à Anne Georget et Julie Bertucelli auxquelles je succède et que je remercie chaleureusement pour ce qu'elles ont mis en œuvre.

Alors oui, c'est un immense honneur. Depuis huit ans que je me suis engagée pour la Scam, j'ai pu mesurer à quel point l'action de notre société est diverse et forte. Nous sommes 45 000, rejoints par des autrices et des auteurs toujours plus nombreux comme les vidéastes du Net. Écrivains, photographes, journalistes et réalisateurs de radio et de télévision, traductrices, traducteurs, vidéastes, autrices et auteurs des écritures immersives, augmentées... étendues ! Le répertoire est foisonnant, en pleine expansion, et des ponts nouveaux se créent entre les disciplines. L'action culturelle de la Scam est à l'image de ce foisonnement, notre astérisque apparaît sur bien des programmes de festivals qui, en ces temps de restrictions budgétaires, comptent sur nous pour continuer à faire vivre l'accès à la culture, et la Culture tout court, notamment en Région.

Les autrices et les auteurs souffrent aussi de ces budgets en baisse. La question de la rémunération, notamment en documentaire et en reportage, est centrale. La Scam n'est pas un syndicat et n'a pas vocation à discuter directement avec les partenaires sociaux, mais nous n'avons eu de cesse avec la charte des usages professionnels et la loi transparence de mettre tous les acteurs autour de la table pour s'entendre sur des pratiques et une éthique communes. Nous poursuivrons cet objectif car nous sommes convaincus que structurer nos professions protégera mieux les autrices et les auteurs et renforcera l'ensemble du secteur. C'est d'autant plus nécessaire à l'heure de l'implantation durable de nouveaux acteurs tels Netflix, et demain Amazon et Disney.

Enfin, et ce n'est pas le moindre des chantiers, des renégociations sont en cours avec plusieurs diffuseurs fortement motivés par un désir de revoir les contrats à la baisse. La raison d'être de la Scam, c'est précisément la négociation des droits, leur gestion et leur répartition. C'est un modèle que nous envient beaucoup d'autrices

et auteurs étrangers car, collectivement, nous avons su faire valoir nos droits et construire un modèle culturel exigeant, d'une grande vitalité. On fait rarement mieux avec moins... toutes les autrices et auteurs le savent. Moins de moyens, c'est en réalité moins de moyens pour la diversité des regards, pour la liberté de création et d'expression. Défendre les autrices et les auteurs, c'est défendre une certaine idée de la démocratie et du partage de la culture.

Au premier jour de l'été à la Scam, nous fêtons les lauréates et lauréats de nos Prix, et ces mots prenaient tout leur sens. Sur scène, Luz, primé pour son ouvrage *Indélébiles*, nous a invités à rester combatif et à changer d'acronyme pour faire de la Scam la société de « Sports de Combat et Arts Martiaux ». Carmen Castillo, récompensée pour l'ensemble de son œuvre, nous a exhortés avec cette voix si particulière de ne jamais oublier que les drames individuels ou collectifs se transcendent dans l'art et la création et que, par-là, nous recouvrons notre humanité. Pervenche Berès, Jean-Marie Cavada, Marc Joulaud et Virginie Rozière, récompensés pour leur action en faveur de la directive droit d'auteur au Parlement européen, nous ont mis en garde. Avec les géants du numérique, notre environnement économique, social et culturel se trouve durablement bouleversé et si nous n'y prenons pas garde, ce sont eux qui décideront des règles du jeu. De toutes les règles du jeu. Nous avons, avec d'autres sociétés d'auteur, remporté une première victoire, il nous faut aujourd'hui être vigilants pour que cette directive soit transposée dans les meilleurs délais en droit français. Et nous devons continuer le combat au niveau européen pour que, notamment, une plateforme européenne audacieuse et créative soit en capacité de rivaliser avec ces géants. Une chose est sûre : tout ne fait que commencer. ✪

Philippe Rochot, gentleman reporter

PAR **CAROLINE PUEL**, JOURNALISTE,
LAURÉATE DU PRIX ALBERT LONDRES

La remise du Prix Christophe de Ponfilly à Philippe Rochot le 21 juin 2019 pour l'ensemble de son œuvre a été l'occasion d'interroger plusieurs de ses proches pour réaliser un portrait décalé.



photo Matthieu Raffard

Je connaissais le nom de Philippe Rochot. Comme toute une génération de Français, il m'était impossible d'ignorer ce nom. L'affaire dramatique des otages français au Liban avait trop marqué les téléspectateurs des années 1980. L'enlèvement de diplomates puis de journalistes français, notamment Jean-Paul Kauffmann en 1985, avait été suivi l'année d'après par celui du grand reporter Philippe Rochot, évaporé à Beyrouth avec l'équipe de tournage d'Antenne 2, le 8 mars 1986.

Tous les soirs, pendant trente-six mois, jusqu'à la libération du dernier otage, le journal télévisé de 20 heures sur Antenne 2 s'ouvrait par la liste des noms des prisonniers et leur durée de détention. Rituel incontournable de cette époque pré-Internet, les syllabes égrenées résonnaient dans les mémoires...

Au bout de trois mois, Philippe Rochot a été libéré avec Georges Hansen. Je me souviens des images tournées à l'aéroport de Villacoublay. L'air gêné de Philippe Rochot m'avait interpellée. «On n'est pas des héros!», avait-il lâché d'un ton sobre, presque sec. Philippe Rochot donnait l'impression de culpabiliser. Il se reprochait d'être libre alors qu'une partie de son équipe n'était pas sortie du Liban avec lui. Aurel Cornéa a été relâché six mois plus tard, mais il a fallu attendre dix-huit mois supplémentaires pour Jean-Louis Normandin et trois ans au total pour Jean-Paul Kauffmann, qui avait été séquestré avant lui. Son épouse Martine Rochot confirme: «Philippe a commencé à aller mieux quand ses collègues ont été à leur tour libérés.»

Aujourd'hui, Philippe Rochot accepte parfois de commenter de nouveaux cas d'enlèvements, mais assez rarement, car il ne souhaite pas être réduit à la figure d'otage et sait que cela assombrit son épouse. De l'Italie à la Chine en passant par le Liban, l'Arabie Saoudite et l'Allemagne, le journalisme a toujours beaucoup interféré dans la vie familiale des Rochot.

Philippe s'en excuse dans le préambule de son livre *Vivre avec les Chinois* (Éditions de l'Archipel). «À Martine, Delphine, Caroline et Justine, qui ont toujours eu la patience de m'attendre, en Chine et ailleurs...», écrit-il avec pudeur et affection.

Né à Dijon, diplômé de l'École de journalisme de Lille, Philippe Rochot pensait faire sa carrière en Asie. En 1970, il postule pour effectuer sa coopération dans le cadre d'un journal au Laos, au Vietnam ou au Cambodge. Mais il est envoyé en Arabie Saoudite, au moment où le roi Fayçal suspend l'enseignement du français. C'est le début d'un long itinéraire vers la Route de la Soie, qui le conduira sur les chemins de Damas, de Perse, d'Afghanistan, vers la Chine musulmane et finalement les capitales de l'ancien Empire chinois, Xian, Kaifeng, Pékin.

«La Chine était pour moi un aboutissement», reconnaît Philippe Rochot dans l'introduction de son ouvrage consacré à la Chine. «Ma Route de la Soie fut au bout du compte semée d'embûches et de révoltes.»

En dépit de sa terrible expérience d'otage, son intérêt pour l'Islam, auquel il a consacré un ouvrage, *La Grande Fièvre*

du monde musulman, n'a jamais faibli. Son reportage le plus frappant restera la traversée de l'Afghanistan qu'il a effectuée à pied en 1980, à partir du Pakistan. Dans cette période où l'Union soviétique occupait l'Afghanistan, la seule manière d'entrer dans ce *Royaume de l'insolence* était d'accompagner une colonne de moudjahidines. C'est ce que Philippe fera, avec son cameraman de l'époque, jusqu'à Kaboul.

Certes, les ânes portaient le matériel, mais il fallait quand même marcher! Et impossible à l'époque de donner des nouvelles aux familles inquiètes.

Sylvain Giaume, ancien cameraman du bureau de France 2 à Pékin, se souvient comment ils furent envoyés de nouveau dans cette région très instable des zones tribales, à la frontière du Pakistan et de l'Afghanistan, aux lendemains des attentats du 11 septembre 2001. «Sa double sensibilité m'a alors frappé, se souvient Sylvain. Philippe a le sens du danger, aiguë par sa vie d'otage... Mais il a aussi le flair, l'adrénaline d'être là où l'action se passe, sans pour autant chercher à s'afficher à l'antenne.» C'est ainsi qu'en cette fin de l'ère taliban, Philippe Rochot aura l'instinct d'aller à Tora Bora, dans la province afghane de Nangarhar, où se cache alors Ben Laden. «Nous logions dans des conditions très spartiates, dans la petite cahute de l'ancien chef taliban de la répression des vices, se souvient Sylvain Giaume. Philippe parlait arabe, avait des informations venant de chefs pachtounes francophones et a senti qu'il se passait quelque chose dans cette bourgade, alors que tout le monde allait à Kaboul...»

Un jour, j'ai rencontré Philippe Rochot. C'était en 2002. Nous étions en Chine près du barrage des Trois Gorges, alors en construction. C'était quelques jours après le Nouvel an chinois. L'hiver finissait. Il faisait encore froid et humide dans cette région de grands brouillards. La boue collait aux pieds. Dans la préfecture de Yichang, qui servait de base aux entreprises de construction et aux ouvriers, nos équipes se sont croisées à la sortie de l'unique hôtel alors ouvert aux Occidentaux. Nous avons déjeuné tous ensemble. Philippe préférerait aller dans un petit restaurant ouvrier plutôt que rester dans l'hôtel, faussement luxueux. Je me souviens de sa démarche, noble et souple. Plus tard, j'ai appris qu'il adorait la montagne. Son regard était emplí de bienveillance, curieux et pourtant discret. Pendant le repas, Philippe ne parlait guère. Mais il écoutait avec attention. Il s'inquiétait avec empathie des conditions de travail des ouvriers... Il venait de réaliser un long reportage sur les adoptions en Chine pour le magazine télévisé *Envoyé spécial* et suivait l'affaire du sang contaminé au Henan.

«Nous avons passé incognito tous les barrages filtrant de la police en pleine nuit, se souvient Sylvain Giaume. Philippe faisait attention à ne pas prendre de risques, mais il était happé par l'envie de raconter...»

Son cameraman précédent, Tristan Lebras, a quant à lui longtemps hésité à accepter le poste très envié de New York, que la rédaction lui proposait, tant il a «adoré» travailler avec Philippe à Pékin. «Dans ce monde de la télévision où l'on croise beaucoup de cow-boys, de mecs qui la ramènent, Philippe Rochot est d'une humilité incroyable. Il respecte les gens de son équipe et ceux que l'on croise sur le terrain.» Tristan a beaucoup apprécié son approche géopolitique des situations et son humour, très pince-sans-rire. «Un jour, nous partions filmer une *rave party* sur la Grande Muraille, se souvient Tristan en riant. Philippe est arrivé avec un perfecto, un bandana autour du coup et m'a demandé avec un petit sourire: «Tu crois qu'il y aura de la chnouff?» J'ai cru qu'il nous plongeait dans un vieux polar avec Jean Gabin!»

Tristan a également apprécié «l'intégrité totale» de Philippe Rochot. À l'issue d'un reportage dans un village modèle perpétuant le culte de Mao et de la visite passionnante d'une usine de nouilles, la petite équipe retrouve la camionnette à trois roues destinée à les transporter, remplie de caisses de nouilles déshydratées: cadeau de départ. «Philippe était furax! Il a commencé à enlever les caisses: «Reprenez vos nouilles! Il y a beaucoup trop de nouilles! Que voulez-vous qu'on fasse de toutes ces nouilles?», marmonnait-il tout en remettant les caisses dans les bras des employés de l'usine, sidérés. Avec le reste de l'équipe nous observions Philippou, écroulés de rire», se souvient Tristan. Il l'appelle toujours ainsi, comme le faisaient les Chinois, avec respect et tendresse.

En 2004, nous recevions le jury du Prix Albert Londres en Chine et Philippe m'a épaulée dans l'organisation avec gentillesse et discrétion. Il était là. Je savais que je pouvais compter sur lui, et aucun moment de friction n'a émaillé l'organisation de cette vaste opération. Philippe se retirait sans bruit lorsqu'il sentait sa présence inutile, mais il était bien présent dans les moments importants, donnant en quelques mots précis et sobres le conseil qui débloquent les tensions.

Par la suite, nous nous sommes parfois croisés à Paris ou à Pékin. Des moments plutôt rares, mais où une amitié silencieuse s'exprimait.

C'est aussi ce qu'Hervé Brusini a pu ressentir: «Philippe est toujours sur la réserve», commente son ancien collègue d'Antenne 2, saluant leur amitié si particulière. «Entre nous c'est à la vie à la mort... Il y a quelque chose de très lisible dans ses silences...»

Ce qui est frappant, dans cet exercice de portrait décalé, c'est la répétition des qualificatifs. Comme si Philippe Rochot avait réussi à imprimer sa marque auprès des personnalités très diverses qu'il a été amené à côtoyer. Une preuve – si besoin était – de l'authenticité de son attitude. Humanisme, bienveillance, humilité... sont les caractéristiques que relèvent tous ses anciens collègues et amis.

«La première image qui me vient à l'esprit lorsque je pense à Philippe est celle d'un gentleman», estime ainsi Frédéric

Tonolli, qui le rencontre parfois lors des réunions du jury Albert Londres. Pour le réalisateur de documentaires, il émane de Philippe cette forme de journalisme à l'ancienne, d'hommes qui ne se mettent pas en avant, s'expriment avec dignité et sobriété. «Il sait mener le combat courtoisement. Il ne crie pas, mais il sait où il va», complète Frédéric Tonolli. Pointilleux, Philippe suit chaque débat avec acuité, et a vu tous les films. Il est sérieux, a pris des notes. Il est ferme en douceur. Apaisant. «On ne voit pas son ego, ajoute Frédéric. On sent une bienveillance solide, un homme déterminé, courageux...»

C'est la même impression que retient Hervé Brusini. «Philippe était déjà un grand reporter aguerri à la fin des années 1970... Si l'on devait associer un nom au mot «rigueur», on citait celui de Philippe Rochot. Philippe est un homme qui a des engagements forts par rapport à ce qu'il pense. Il est déterminé. Ce n'est pas un romantique, mais un homme qui va au plus précis des choses... Ce n'est pas une grande gueule. Il accepte la critique et la remise en cause. Quand j'ai appris qu'il faisait de la montagne, j'ai su qu'il était de cette économie-là.»

Aujourd'hui, Philippe Rochot se passionne pour le mouvement des «gilets jaunes». «Tous les samedis, il va voir les «gilets jaunes», raconte son épouse Martine, qui avoue avoir rêvé d'autre chose pour les fins de semaine! «Philippe ne se lasse pas. Il observe l'évolution du mouvement, même s'il n'est pas forcément dans leur logique... Il a besoin de transmettre, de diffuser tout ce qu'il voit et ressent.» Et il le fait avec passion, alimentant quotidiennement son blog.

Depuis quelques années, Philippe Rochot développe son activité de photographe. «Philippe a toujours fait des photos en marge de ses reportages», se souvient Martine. Enfants, vieillards, tous sont immortalisés dans une démarche d'anthropologue, de philosophe. C'est au travers de ses photos que j'ai compris l'extrême sensibilité de Philippe Rochot. Cette nouvelle approche très individuelle et visuelle, cette énorme banque de données montrée dans des expositions itinérantes, témoignent encore davantage de ce journalisme empathique et humaniste que défend Philippe Rochot. Il a ainsi réalisé une exposition de photographies des Ouïghours du Xinjiang, la grande province de l'Ouest chinois, agitée par le séparatisme musulman où la répression s'exerce avec force. «Mais il n'y avait rien de politique, précise son épouse. Il a saisi les gens dans des photographies discrètes et bienveillantes, non intrusives.» «Dans ses photos il n'y a jamais de forfanterie, pas d'artifices... Philippe est un homme qui a envie de reconnaissance, mais qui la fuit», résume Hervé Brusini. ✨

Le journaliste, la presse et le droit voisin

PAR OLIVIER DA LAGE, JOURNALISTE



dessin Catherine Zask

Comment dire ? Comment exprimer avec la nuance nécessaire le profond soulagement éprouvé en apprenant que le Parlement européen avait voté la directive droit d'auteur le 26 mars dernier, texte approuvé par le Conseil européen le 15 avril, triomphant finalement du monstrueux lobbying déployé depuis près de trois ans par les GAFA ? Et comment le faire sans immédiatement exprimer les frustrations et les regrets qui ont accompagné ce processus, qui n'est d'ailleurs pas terminé puisque vient le temps de la transposition de cette directive en droit national ?

Comme souvent en pareil cas, rien de tel qu'une bonne chronologie pour remettre les idées en place.

Pour moi, tout a commencé en mai 2016, lorsque j'ai appris que le président du CSPLA avait confié à Laurence Franceschini une mission sur le droit voisin des éditeurs de presse, dans l'idée de faire adopter une directive européenne créant un tel droit. Depuis sa création, le CSPLA a été le théâtre de très vifs affrontements concer-

nant le droit d'auteur des journalistes. Ces débats ont pris fin avec l'adoption de la loi du 12 juin 2008 (dite loi Hadopi) prévoyant l'instauration d'un régime obligatoire pour permettre aux journalistes de toucher leurs droits.

Le problème est que le champ d'investigation confié à Laurence Franceschini couvrait pour partie les droits reconnus aux journalistes dans des dizaines de publications dans le cadre des «accords Hadopi». J'ai immédiatement fait part de mes réserves au CSPLA, à mon syndicat (le SNJ), à la Fédération européenne des journalistes (FEJ) et à la commission des journalistes de la Scam. J'ai réitéré ces vives réserves devant Mme Franceschini, tout comme l'a fait de son côté la Scam, qui, dans une note écrite, faisait valoir en juin 2016 que la création d'un droit voisin au profit des éditeurs «n'[était] pas nécessaire» et «serait dépourvue d'efficacité». Mais, plus grave, elle «produirait des effets collatéraux négatifs pour les auteurs et les utilisateurs». Avec des termes différents des miens, la Scam exprimait pareillement sa vive réticence (pour ne pas dire son opposition) à l'institution d'un droit voisin au bénéfice des éditeurs de presse.

Malheureusement, le rapport Franceschini a écarté notre préoccupation comme étant hors sujet, puisque le droit voisin et le droit d'auteur sont supposément étanches entre eux et que par conséquent, les droits d'auteur des journalistes ne sauraient être mis en cause par la création d'un tel droit voisin. J'ai aussitôt réagi très vivement car ce rapport, selon moi, ne reflétait en rien la teneur de nos entretiens. Le SNJ-CGT a également fait connaître son opposition résolue aux conclusions de ce rapport.

Il faut croire que nos objections ont été prises au sérieux, car, dans les semaines qui ont suivi, j'ai été contacté par plusieurs fédérations d'éditeurs et par le patron de l'un des plus grands journaux français, qui souhaitaient comprendre les raisons de notre hostilité et voir dans quelle mesure un accord pouvait être trouvé. À tous, nous avons dit qu'en dépit de notre réticence, nous ne bloquerions pas un projet visant à récupérer au profit des publications l'argent détourné par les GAFAs, mais que cela passait par une condition impérative: que les droits perçus soient équitablement partagés avec les journalistes. À chaque fois, notre réponse a suscité un profond soulagement chez mes interlocuteurs, qui tous, sans exception, ont promis que ce serait le cas et qu'ils le feraient savoir publiquement.

Parallèlement, j'ai eu une réunion similaire avec une demi-douzaine de membres du cabinet de la ministre de la Culture de l'époque, qui, avec anxiété, tentaient de me convaincre que l'opposition des syndicats de journalistes risquait de compromettre l'existence même des journaux français et que, promis-juré, le droit voisin et le droit d'auteur n'ayant rien à voir l'un avec l'autre, nous ne serions pas lésés. J'ai même vu approcher le moment où l'on allait en appeler à mon patriotisme! Une fois de plus, j'ai donné la même réponse: cela doit passer inévitablement par un partage équitable de la valeur avec les journalistes.

Néanmoins, sensibles à l'argument selon lequel les GAFAs pillaient les ressources des journaux français, nous avons évolué, passant d'une opposition résolue à une vive réticence, puis à un soutien conditionnel, en

liaison avec nos confrères des autres pays européens. Mais – pourquoi le cacher – notre soutien demeurait tiède, échaudés que nous étions par ce qui s'était passé après la promulgation de la loi Hadopi. En effet, alors même que dans le plus grand nombre des publications, des accords «droits d'auteurs» satisfaisants pour les deux parties étaient conclus et mis en œuvre, certains éditeurs (et certaines fédérations) n'avaient de cesse d'intervenir auprès du ministère de la Culture pour qu'une autre loi défasse ce qui avait été fait en 2008 et qui avait pourtant mis fin à un conflit de quinze ans, dont les braises étaient encore incandescentes sous une cendre froide en surface. Nous avons apporté aux éditeurs une sécurité juridique et renoncé à une partie des droits qui nous revenaient et ce n'était pas suffisant. Ce n'est jamais suffisant!

On en eut derechef la preuve en 2018. Après un silence de près d'un an de la part des éditeurs, ces derniers se sont à nouveau faits pressants après l'échec du projet de directive devant le Parlement européen le 5 juillet 2018. À nouveau, ils se rappelaient l'existence des syndicats de journalistes et étaient prêts à des compromis raisonnables afin que la directive soit adoptée lors de son réexamen, prévu en septembre.

C'est ainsi que le 27 août 2018, la Fédération internationale des journalistes (FIJ) et son groupe européen, la Fédération européenne des journalistes (FEJ), ont conjointement signé un texte avec plusieurs fédérations européennes d'éditeurs (EMMA, ENPA, EPC et NME), appelant les députés européens à adopter le texte de la directive en s'assurant que le nouveau droit voisin assure «un partage équitable et proportionnel des revenus entre éditeurs et journalistes».

Le texte, désormais pourvu d'un «considérant 35» prévoyant un tel partage, fut adopté le 12 septembre. Malheureusement, ce dernier fut affaibli peu après par une proposition de la présidence roumaine de l'UE, qui limitait ce partage aux pays le permettant et aux entreprises dans lesquelles un accord ne stipulait pas le contraire. Cela revenait à vider l'article 11 de sa portée. L'enjeu était donc renvoyé au niveau national, où toute

directive doit nécessairement faire l'objet d'une transposition de façon à pouvoir être mise en œuvre. Et c'est là qu'apparaît une singularité française: cette loi était déjà en cours d'examen, avant même l'adoption définitive par le Parlement européen, ce qui n'avait rien d'une évidence.

Au mois de septembre, le sénateur socialiste David Assouline avait soumis une proposition de loi visant à créer un droit voisin au bénéfice des éditeurs de presse. Après consultation des journalistes, il y a introduit un article, qui ne figurait pas dans la proposition initiale, prévoyant que les journalistes aient une part de la rémunération découlant du droit voisin, à négocier dans le cadre d'un accord d'entreprise. Comme nous l'a indiqué David Assouline, cette proposition de loi remplissait une double fonction: si la directive était adoptée, elle préfigurerait sa transposition, et si elle était rejetée, la France irait de l'avant quoi qu'il advienne.

Cette proposition, présentée par la commission des Affaires culturelles du Sénat, a été adoptée à l'unanimité le 24 janvier 2019 et le texte aussitôt transmis à l'Assemblée nationale. Le député désigné pour ce texte n'était autre que Patrick Mignola, président du groupe Modem, qui avait l'année précédente déposé une proposition de loi semblable mais qui n'avait pas été débattue, la majorité de la commission des Affaires culturelles de l'Assemblée ayant préféré attendre l'adoption (ou le rejet) définitif de la directive européenne pour se prononcer. Entre-temps, nous avons eu l'occasion d'exprimer devant la commission des Affaires culturelles de l'Assemblée notre préférence pour une gestion collective et un partage équitable des sommes collectées (c'est-à-dire pour nous 50/50). En effet, face aux GAFAs, même les plus gros éditeurs et parmi eux les plus réticents au principe même de la gestion collective ont bien conscience qu'ils ne feront pas le poids dans une négociation. Seul un organisme agréé, mandaté par tous les éditeurs, et où les auteurs sont représentés à égalité, peut avoir à la fois la puissance et la légitimité afin que le résultat de la négociation soit significatif.

Malheureusement, le texte adopté le 9 mai par les députés, s'il prévoit bien une part «appropriée et équitable» pour les journalistes, ne retient ni la gestion collective, ni la traduction chiffrée de ce qu'est un partage équitable. Quelles seront pour les journalistes les conséquences pratiques de l'application de la directive? Poser la question revient à réexaminer l'histoire des dernières années évoquée plus haut. Il est difficile d'exprimer un enthousiasme sans bornes, simplement parce que l'on a échappé au scénario du pire. Les engagements à géométrie variable pris à notre égard par certains des éditeurs les plus importants (ou leurs représentants) en fonction des dangers menaçant à un moment donné l'adoption du projet de directive ont – pourquoi le nier? – porté un coup sérieux à la nécessaire confiance.

L'histoire n'est pas encore écrite et à l'heure où ces lignes sont rédigées, la loi n'a pas encore été adoptée dans sa version définitive. À ce stade, mieux vaut faire preuve de prudence car l'expérience nous a appris à ne pas vendre la peau de l'ours et à attendre le résultat final. Nous continuons d'espérer que l'Assemblée nationale prendra en compte en deuxième lecture nos demandes (et celles de la Scam) de faire procéder à la collecte et à la répartition des sommes dues aux journalistes par un organisme de gestion collective sur une base égalitaire. Par ailleurs, même si le texte final était en fin de compte conforme à nos vœux, il serait illusoire d'imaginer que les GAFAs ne déploieront pas aussitôt tous leurs moyens et des trésors d'imagination pour contourner les textes et faire tout ce qui sera en leur pouvoir pour les vider de leur substance.

Et si aucun de ces sombres scénarios ne se produisait, si les GAFAs versaient correctement les sommes négociées par un organisme de gestion collective, à leur tour réparties équitablement entre éditeurs et journalistes, il ne se passerait rien de particulier. Éditeurs et journalistes en bénéficieraient, les GAFAs ne seraient pas menacés de mettre la clé sous la porte. Bref, ce serait tout simplement normal. Et la question serait alors: pourquoi ce qui paraît relever de l'évidence a-t-il été si difficile à mettre en œuvre? *

Yolande Zauberman*

« Le lieu du politique, c'est l'intime »

PAR AUGUSTIN FAURE, JOURNALISTE

« Il paraît que quand j'étais toute petite, je me déculottais dans la rue, et quand mon frère me demandait ce que je faisais, je répondais "Je fais du cinéma". »



*présidente du jury de L'Œil d'or 2019
photo Matthieu Raffard



Si Yolande Zauberman n'a, par la suite, pas persévéré dans la voie quelque peu radicale de cette profession de foi juvénile, peut-être cet exhibitionnisme originel révèle-t-il néanmoins quelque chose d'essentiel. Car, d'emblée, c'est un rapport au désir, impulsif, incontrôlable, et une volonté de subvertir les règles qui se trouvent encapsulés dans ce lointain souvenir de provocation enfantine, annonçant les gestes créatifs à venir. « Les scènes que j'ai le plus réussies dans ma vie sont celles où je me suis dit qu'il ne fallait pas que je les fasse. C'est important de faire des films quand c'est plus fort que soi. » Le désir, donc. Celui de faire comme bon lui semble, et pour cela franchir des barrières, à défaut de pouvoir les briser. De s'en servir comme d'un marchepied pour regarder par-dessus les rangs bien alignés assignés à chacun par la société. À 20 ans, Yolande Zauberman a d'ailleurs bien failli se glisser sans broncher dans l'une de ces files d'attente. « À l'époque, des proches m'avaient proposé de créer une petite agence de publicité, et ils avaient tellement insisté que j'y étais allée. »

Pour les besoins de ce travail qu'elle croit apprécier, elle fait l'acquisition d'un magnétoscope tri-standard, permettant de lire les cassettes d'importation américaine. Un achat anodin en apparence, mais qui lui vaut d'être recommandée par une connaissance à un certain Amos Gitai. « Il est venu chez moi parce qu'il cherchait à voir un film en NTSC. J'avais vu la semaine précédente son *Journal de campagne*, qui m'avait posé pas mal de problèmes. Il y considérait l'œil de la caméra comme l'œil de la démocratie. Or je trouve que si la caméra peut avoir un vrai regard, elle ne peut pas tout embrasser. Il est venu, et m'a montré un autre film, *The House*, que j'ai trouvé très beau, sur une maison qui avait appartenu à différents propriétaires. Et quinze jours plus tard, il me proposait de travailler avec lui. J'ai tout lâché et j'y suis allée. C'était plus fort que moi. J'étais émerveillée. » Un mot que Yolande Zauberman affectionne particulièrement résume bien cette bifurcation soudaine que d'autres qualifieraient de « destin » : « sérendipité ». « Ce mot, c'est vraiment mon parcours. Le cinéma m'a réveillée, morceau par morceau. »

De cette rencontre déterminante va en effet découler une vie entière, et poser les bases de tous les films à venir de Yolande Zauberman. Ainsi de *M*, son dernier documentaire, sorti en salles début 2019, amorcé sans le savoir quinze ans plus tôt, alors qu'elle découvre, au détour d'un plan de *Kedma* de son mentor Gitai, Menahem, jeune chanteur à la voix d'or, qui la fascine par sa maîtrise du yiddish et une douleur immédiatement décelable, recouvrant des abus sexuels commis par des membres éminents de sa communauté ultra-orthodoxe de Tel Aviv. « Chez moi, les rencontres obéissent toujours à un double rythme, à la fois très lent et très rapide. Lorsque je découvre Menahem, il a 20 ans. Je ne le revois qu'à 35 ans, et pourtant j'ai l'impression de le connaître depuis toujours, et nous démarrons le tournage immédiatement. » Dernier exemple en date d'une carrière n'obéissant qu'à l'instinct, aux rencontres provoquées ou fortuites, entre épiphanie et révélation. Un cinéma au plus près du corps qui se déploie en une dizaine de films sensuels et tactiles, entre bras de fer et étreintes. « Souvent, je dis que je suis "la sœur des hommes". Je peux m'approcher

très près d'eux, ils n'ont pas peur, ils me laissent faire. Filmer, pour moi, c'est un acte amoureux. C'est entre émerveillement et terreur que cela se passe. »

Ce flottement entre un enthousiasme débordant et un doute permanent illustre parfaitement l'une des obsessions de Yolande Zauberman : observer longuement les frontières, symboliques ou concrètes, pour y trouver la faille (« J'entre dans le monde de mes ancêtres à travers une blessure », dit-elle en voix-off au moment de pénétrer dans la communauté intégriste des Neturei Karta dans *M*), et s'y engouffrer afin de passer d'un monde à l'autre, et seulement ainsi espérer naviguer dans les *no man's land* où se nichent les vérités les plus inavouables, mais aussi les plus belles. Des non-lieux qu'elle part explorer la nuit venue, dans laquelle elle ne cesse de plonger depuis *Un Juif à la mer*, avec sa caméra comme bouclier. « Les frontières m'intéressent beaucoup : comment on les traverse, qui vous les fait traverser, comment on inverse les choses... La nuit, elles ne sont pas les mêmes entre les gens. Je n'aurais jamais fait les rencontres que j'ai faites dans mes films durant la journée. Les personnes errent, prennent le temps. Dans la nuit, je peux avoir peur de me balader toute seule. Avec une caméra, jamais. » Avec ses cadres de traviole, le flou assumé de ses images, des éclairages naturels ne craignant jamais de se faire dévorer par l'obscurité, cette filmeuse compulsive laisse libre cours à une impolitesse esthétique peu commune, qui, en déstabilisant le spectateur, l'oblige à une écoute inédite et à un renouvellement complet de son regard. « Chaque fois, je me dis que les producteurs vont être furieux, et finalement jamais... Tous ces films sont sortis en salles, sans que je le sache au départ. Il y a donc un geste reconnu comme un geste de cinéma. »

De là à voir Yolande Zauberman comme une contrebandière, flirtant avec, sinon la légalité, du moins des codes tacites, il n'y a qu'un pas que l'évocation de sa carrière invite à franchir, comme en témoigne le tournage clandestin de son premier film, *Classified People*, dans l'Afrique du Sud fractionnée par le régime d'apartheid. « Nous avons été dénoncés. C'était l'époque où une loi très dure avait été votée contre les gens pris avec une caméra. Des types sont venus pour nous arrêter, mais nous n'avions pas de matériel sur nous, et nous étions à deux voitures. Comme dans un film, nous nous sommes lancés dans une course-poursuite avec eux ! En même temps, mon système de clandestinité, c'était d'être visible pour devenir invisible. On ne se cachait pas, on se faisait passer pour une équipe de fiction. Nous tournions en 16 mm, et nous avons mis le nom de ma grand-mère, Sarah, comme titre du film. » Au bout de ces déambulations plus ou moins mouvementées, une fois le film projeté, l'écran devient la dernière frontière à subvertir, que Zauberman cherche à rendre poreuse pour espérer atteindre le spectateur et le changer en profondeur, dans une conception proactive du cinéma documentaire. « Quand, pendant le film, il y a quelque chose de l'ordre d'une transformation qui se joue, rien n'est plus passionnant que l'aller et retour entre ce que l'on sait, et ce que l'on ne sait pas. » Chez elle, l'écran est autant la paroi de la caverne de Platon que sa porte de sortie, une ouverture qu'elle franchit pour se jeter dans les bras de ses semblables, leur

enserrer le visage dans des gros plans crus mais pleins d'attention et de délicatesse (« Le regard, c'est beaucoup. Il y a le mot "égard" dedans... ») et leur poser les questions qui la hantent. « *Would you have sex with an Arab?* », dans le film du même titre, en est une, sûrement la plus provocante de toutes, posée à des Israéliens anonymes, aboutissant à des réactions extrêmes, entre gêne, colère et hilarité, et, par la même, profondément vraies. À la base de cette interpellation intrusive et éminemment politique, deux certitudes. Tout d'abord, que « pour désirer quelqu'un, il faut le voir. Or le principe des régimes antagonistes, c'est de faire en sorte que les gens ne se voient pas. Pour pouvoir se détester, se blesser, se tuer, il faut ne pas voir l'Autre. Quand vous voyez le visage de l'Autre, vous

savez qu'il a un père, une mère, qu'il sera pleuré... Et tout d'un coup, cela devient extrêmement difficile de le blesser. » Et une autre, tout aussi importante, ramenée de son premier film : « Dans *Classified People*, les gens

« Je préférerais toujours les gens à leurs histoires »

que j'ai filmés m'ont appris que le lieu de la politique, c'était l'intime. » Une idée aussi minimaliste que révolutionnaire, devenue le centre de gravité de toutes ses œuvres suivantes, en particulier *Un Juif à la mer*, surprenant monologue de son compagnon, le journaliste politique Sélim Nassib, enregistré une nuit d'insomnie, sur le toit d'un immeuble de Tel Aviv, par une réalisatrice en colère. « Nous nous sommes retrouvés en conflit car il avait perdu la batterie de ma caméra lors d'un tournage. Je me suis alors dit : "C'est pas possible, il ne veut pas me laisser filmer, au fond, ce qu'il veut, c'est que je le filme lui !" Il a eu beau me dire que non, je l'ai forcé à me raconter toutes ses rencontres avec les Palestiniens, mais sans un mot de commentaire politique. C'est un homme traversé par plein de frontières, qui, par son nom et son physique, peut être assimilable aux trois communautés, musulmane, juive et chrétienne. Ce qui lui a permis d'entrer facilement dans chacune d'entre elles et d'y être accepté. Lui ne croyait pas du tout au projet, et me parlait pour me calmer. Je trouve ça tellement plus fort que s'il m'avait raconté son histoire en connivence... Ce n'est pas du tout pareil que raconter pour plaire. »

Mais d'où vient cette quête perpétuelle de témoignages, parfois intimes jusqu'à l'impudeur, quitte à les arracher s'il le faut à des interlocuteurs timorés, qui tous dévoilent un attachement magnétique à un territoire perdu ? Car nombre de personnages de Yolande Zauberman semblent frappés du même atavisme, un besoin vital de fuir le lieu des origines, pour finir par y être rappelés comme par une force irrésistible. De Robert, Sud-Africain parti combattre en France lors de la Première Guerre mondiale, revenant dans son pays

ségrégationniste pour y être humilié en raison de sa couleur de peau, rejeté par sa femme française et ses deux fils blancs, mais finalement y retrouver un amour incandescent avec Doris, « *colored* » comme lui, à Menahem, exilé de son enfance par la flétrissure du viol, de retour dans le champ de mines de son passé pour demander des comptes aux coupables et tenter de leur offrir son pardon. Que peut donc recouvrir cette attirance pour ces Ulysse et leurs Ithaque ? « L'origine, ça n'est pas clair pour moi. Mes deux parents viennent de Pologne, de la même rue dans la même ville. Moi, je suis née à Paris. Ils n'ont jamais voulu parler polonais à la maison, mon père l'interdisait à ma mère, car il était très fâché contre les siens. Du coup, j'avais l'impression que ma langue maternelle, c'était le silence. J'ai le sentiment d'appartenir à l'endroit où je suis née, mais il n'y a que mes pieds qui tiennent là. Je n'ai pas de lieu où revenir, où j'irais parce qu'il y a mes ancêtres. J'envie les gens capables de revenir à un de ces endroits. Le cinéma, c'est ma façon à moi de traverser les lieux des autres. » À l'image de son compagnon, Yolande Zauberman est donc elle aussi cette invitée roublarde et innocente, sachant s'imposer là où elle n'est pas souhaitée, pour mieux finir reine de la soirée, en confidente attentive et pleine d'empathie, que chaque âme en peine ou en colère approche après un temps de méfiance. « Je crois que j'ai eu des périodes. J'ai commencé avec les vieux couples amoureux. Après, je suis passée aux enfants, puis à la musique underground, et enfin ma période sur le sexe, pour revenir à la base de tout. Je pense revenir aux femmes dans mes futurs projets. »

Comme si, loin de se soucier d'être aimée, Yolande Zauberman n'ambitionnait rien de plus que d'aimer elle-même de façon inconditionnelle, avec pour seule contrepartie de vivre un simple moment d'humanité partagée. « J'ai appris depuis mon premier film que ce n'est pas tant l'histoire qui est importante. Je préférerais toujours les gens à leurs histoires. » ✨

Denis Dailleux

In Ghana – We shall meet again

« Depuis quelques années maintenant, je voyage régulièrement au Ghana, un pays que j'ai découvert dans le livre de Paul Strand *Ghana: an african portrait*, et dont j'ai fini par rêver les images. Lors de mes premiers voyages, le quartier de Jamestown s'est imposé à moi comme lieu central de mon travail. Situé au bord de la mer, ce quartier historique abrite le port de pêche d'Accra, la capitale ghanéenne. Cette petite bande de sable, coincée entre mer et ville, semble également prise entre tradition et modernité. La simplicité qui y règne, les corps qui y évoluent, les lumières de la mer m'ont fasciné et j'y ai trouvé les images que je cherchais. À chaque fois que je retourne à Accra, Jamestown m'offre toujours des scènes éblouissantes. »

Doté de 5000 € par l'Association Scam Vélasquez, le Prix Roger Pic récompense un portfolio photographique témoignant d'un regard humaniste et généreux. Cette année, le jury a récompensé deux photographes : Denis Dailleux (VU') pour sa série *In Ghana – We shall meet again* et Tomas van Houtryve (VII) pour *lines and lineage* (photographie à paraître dans le numéro 64 d'*Astérisque*).



Le vivier Radios Campus

PAR **HERVÉ MARCHON**, JOURNALISTE

Avec une trentaine de stations en France, les radios étudiantes du réseau Campus forment chaque année de nombreux auteurs et autrices radio. Un réservoir dans lequel viennent puiser les radios du service public, les radios commerciales et les studios de podcasts.

Quand on lui demande de raconter l'histoire de Radio Campus Paris, qui a fêté ses vingt ans en juin 2018, Christophe Da Cunha, directeur des programmes, bafouille quelques banalités : « Je crois que la radio a été créée dans une chambre de bonne par trois étudiants de l'École des arts et métiers. Et puis elle a grandi. » Avant de s'excuser : « À Campus Paris, on se retourne rarement sur le passé. Notre histoire est devant nous. » Radios associatives produites par et pour les étudiants et les étudiantes, les Radios Campus sont vingt-sept en France, fédérées en réseau (lire entretien ci-contre). Elles voient arriver chaque année de nouveaux bénévoles au gré des rentrées universitaires : les programmes se renouvellent, l'histoire n'est pas écrite, elle se vit, l'esprit de la radio se transmet à l'antenne. « Une émission qui a plus de cinq ans est une émission ancienne », estime Charlene Nouyoux, ex-présidente de Radio Campus Paris, aujourd'hui réalisatrice pour Nova.

L'heure est pourtant aux anniversaires, prétexte à quelques bilans. Cette année, Radio Campus Besançon fête ses vingt ans, Campus Orléans ses vingt-cinq ans et Campus Lille ses cinquante ans. Cette dernière était l'invitée du festival Longueur d'ondes à Brest en février, et un documentaire

sur son histoire *50 ans et toujours libre* est sorti en juin. L'année dernière, deux autres Radios Campus, Grenoble et Caen, ont fêté respectivement leurs vingt-cinq et dix ans. « La radio est le média de la liberté, qui permet une expression immédiate », se félicite Martial Greuillet, président de Radio Campus Besançon qu'il a fondée il y a vingt ans. « Quand ils font leurs études, les étudiants et les étudiantes construisent leur opinion. » La radio est le meilleur médium pour la formuler.

Ouvrir l'esprit

« J'ai tout appris à Radio Campus Orléans », raconte Viviane Berreur, chargée des programmes de la station où elle est entrée comme bénévole en 1998, alors qu'elle était étudiante. Elle s'est formée à la conduite d'antenne, à l'animation, à la régie technique, à la programmation musicale. Mais aussi aux tâches administratives : comptabilité, secrétariat, communication. Aujourd'hui, c'est elle qui, chaque année, enseigne aux nouveaux et nouvelles venues les techniques radio. À Campus Toulouse, François Berchenko, chargé de production, fait « écouter des formes radio non traditionnelles aux jeunes pour leur ouvrir l'esprit ». Lui aussi était bénévole à ses débuts, en 1995. L'apprentissage se fait par transmission entre

les générations, lors des ateliers de formation qu'organisent toutes les Radios Campus. Mais aussi en studio, à l'antenne, en direct : « Sur Radio Campus Paris, tu es là pour faire des erreurs, c'est le lieu et le moment, tu ne pourras pas les faire ailleurs », explique Charlene Nouyoux. « On ne supprime pas une émission en raison de ses défauts. On contraire, on l'aide à s'améliorer », renchérit Christophe Da Cunha. Chaque année, les Radios Campus forment chacune plusieurs dizaines de nouveaux et nouvelles bénévoles aux techniques de la radio. Un vivier conséquent. « Les radios commerciales nous remercient de former les producteurs et les productrices qui enrichissent leur antenne », fait valoir Nicolas Horber, délégué général de Radio Campus France.

Plaisir primaire de la radio

Ils sont nombreux à avoir fait leurs armes sur une antenne de Radio Campus. Par exemple Frédéric Says (journaliste politique à France Culture), Steven Jambot (producteur de l'émission « L'Atelier des médias » sur RFI), Benjamin Delsol (rédacteur en chef à Europe 1), Martin Bodrero (fondateur de Radio Parleur), tous passés par Campus Paris, dont la réputation de ruche à auteurs et autrices est bien établie. Michel Jérôme (animateur de France Bleu Normandie) et Ghislain Chantepie (responsable des nouveaux médias de FIP) ont débuté à Campus Orléans. Mehdi Khelfat (présentateur de la matinale de la RTBF) a animé ses premières émissions à Campus Lille.

Anne-Claire Coudray (présentatrice du JT de TF1) a commencé à Campus Rennes pendant ses études de lettres. Toutes et tous sont venus en studio pour ce plaisir primaire de faire de la radio que prônent avant tout les Radios Campus : parler dans un micro, passer de la musique, organiser des débats. Avec le temps, beaucoup se mettent à produire des programmes plus élaborés, plus créatifs. À Campus Besançon, Martial Greuillet réserve une place à l'antenne à « la création

contemporaine radio ». Au point de susciter des vocations : Aurélien Bertini, journaliste de la station, a ainsi développé une activité d'auteur sonore. Et Chloé Truchon, formée au Créadoc, produit un habillage d'antenne élaboré et inventif. Ailleurs, les autres Radios Campus permettent, elles aussi, l'expression de créateurs radiophoniques reconnus : Floriane Pochon, Christophe Griffard, Benjamin Cadon, Amélie Agut, Benoît Bories ou Charles-Henri Despeignes ont tous produit pour une radio du réseau Campus à Toulouse, Paris, Orléans ou Marseille. Aujourd'hui, ce sont les studios de podcasts qui reconnaissent ces savoir-faire en puisant dans cette fabrique de talents.

Les Radios Campus diffusent de dix à cent émissions chacune par semaine produites par vingt à trois cents bénévoles. Leur ligne éditoriale est tracée autour des mêmes valeurs : expression citoyenne, découverte de nouveaux artistes, partage de connaissance en matière de production et création radiophoniques, proximité avec le tissu local des acteurs sociaux. « On pourrait penser que la trentaine de Radios Campus n'ont rien à faire ensemble car elles ont des histoires, des savoir-faire et des perspectives très différents », souligne Nicolas Horber. « Pourtant, entre Campus Lorraine, qui est en attente d'une fréquence hertzienne, et Campus Paris, qui est une grosse machine qui tourne bien, il existe une responsabilité, celle de bénéficier d'un espace démocratique où s'exerce la liberté d'expression. » Elles ne peuvent pas en faire n'importe quoi. Depuis l'entrée en vigueur en 2016 du nouvel enseignement de l'éducation aux médias intégré au socle commun de connaissances, de compétences et de culture, les Radios Campus multiplient les ateliers et les interventions dans les établissements scolaires pour apprendre à lutter contre rumeurs, fausses infos, intox et leur propagation. « Oui, les radios associatives ont un rôle politique et toutes les Radios Campus en ont conscience », conclut Nicolas Horber. ✪

« Le réseau Radio Campus France est un outil, pas un but »

Nicolas Horber, délégué général de Radio Campus France, détaille le rôle de coordinateur du réseau auprès des trente Radios Campus. Pas de « contrôle vertical ».

Quel est l'objet de l'association Radio Campus France, qui regroupe vingt-sept radios étudiantes ?

Les missions de Radio Campus France auprès des Radios Campus sont de deux sortes : administratives et éditoriales. Nous aidons les radios dans leurs démarches : montage de budget, demande de subventions, dossier pour installation d'antenne, accompagnement web et DAB+. Notre seconde mission est d'assurer la coordination de programmes communs. Chaque semaine, les Radios Campus produisent à tour de rôle deux heures d'émissions et échangent deux heures de programmes. Nous montons des projets d'émissions en commun sur des événements comme les Assises du journalisme à Tours, les Transmusicales à Rennes, le Festival d'Avignon. Enfin, nous montons des partenariats avec des artistes locaux, qui bénéficient ainsi d'une diffusion nationale. Radio Campus France est une force de frappe.

Comment fédérer cet ensemble de radios très hétéroclite ?

Façonner toutes les Radios Campus selon une même image serait l'inverse de notre projet. Radio Campus France est un réseau, or un réseau n'est pas un but mais un outil. Les Radios Campus ont horreur de la tentation de contrôle national, donc vertical. En 1996, le réseau a été créé par six radios fonda-

trices. Vingt ans après, Radio Campus France compte vingt-quatre radios FM et trois radios web dans vingt-huit villes de France. Ce n'est pas anodin : les Radios Campus trouvent leur compte dans ces échanges de compétences techniques, éditoriales, journalistiques, web que nous coordonnons.

Quelle défense de la création radio porte Radio Campus France ?

Les Radios Campus diffusent au total six cents heures de programmes par semaine. L'essentiel est constitué de programmes musicaux. Mais on compte cent heures de programmes élaborés, éditoriaux et de création. Nous voulons faire de Radio Campus France une métaradio en mettant en valeur ces programmes, en proposant une diffusion à la demande. Le public se tourne vers les programmes des studios de podcasts qui ne sont pas des programmes musicaux. C'est un signe. Nous devons répondre à cette demande et à ces changements d'écoute de la radio. Les Radios Campus jouissent d'une très grande liberté, elles doivent en profiter pour faire plus de création sonore. Cela passe par la formation des producteurs et des productrices et par la modernisation de notre outil de diffusion pour que Radio Campus France devienne une web radio de podcasts.

Remuons-nous !

Plateforme d'écrits, laboratoire expérimental, flux d'images et de textes, flot de phrases du quotidien, retour à la langue originelle, vitrine de résidences d'écrivains en Ile-de-France, tel est **Remue.net**. Un espace collaboratif d'une richesse impossible à résumer, qui depuis bientôt vingt ans n'en finit pas de remuer sur la toile le paysage de la création littéraire.

PAR NELLY KAPRIËLIAN,
JOURNALISTE, ROMANCIÈRE

Remue.net est né en 1997, sous la houlette de l'écrivain François Bon : à l'origine pages personnelles, il est devenu revue littéraire en 1999, puis collectif en 2000.

« Sade lit beaucoup, sans cesse, jour et nuit dirait-on. Lire est une évasion hors de la cellule n° 6, hors des cadres et des habitudes de penser qui sont les siens et qu'il souhaite étendre, amplifier », écrivait Dominique Dussidour dans son *Sade romancier*, paru récemment aux éditions Serge Safran. *Sade romancier*, ça a d'abord été un chantier publié en feuilleton sur le site Remue.net du 13 février 2012 au 27 décembre 2013, à l'occasion de la sortie d'un précédent livre de Dussidour sur le divin marquis.

Nous n'avons pas tous eu la vie de Sade, pourtant nous avons tous occupé, à un moment ou un autre de notre existence, la cellule n° 6. Bref, nous avons tous souffert, un jour, d'un sentiment de

solitude et d'enfermement – qu'il soit familial, sociétal, amoureux, psychologique, ou bien réel, entre quatre murs. Sade avait raison, la littérature est la meilleure des armes pour s'en évader, et pour s'évader aussi de soi, changer ses propres idées – les amplifier, comme l'écrivait Dominique Dussidour. Aujourd'hui, en relisant ses mots sur Remue.net – son « Sade en chantier » est republié sur la *home page* du site –, on plaint Sade de ne pas avoir eu également accès, depuis sa cellule, à Internet.

Et plus particulièrement à ce labyrinthe de mots, de phrases, d'idées, de sons, d'images, d'univers et de poétiques qu'est devenu en vingt ans le site Remue.net. Car la multitude des portes

qui s'y ouvrent au gré de nos clics est vertigineuse : en quelques secondes, on passe d'un texte de Julien Gracq sur l'atelier d'André Breton ou de Jane Sautière sur Marguerite Duras (cliquez sur « Dossiers d'écrivains ») à une vidéo du poète Charles Pennequin et l'armée noire (dans la section « Performa »), puis aux blogs de jeunes filles du 92 (dans « Résidences »). Cette plateforme d'écrits est d'une telle richesse qu'il est très difficile de la résumer. Rien qu'en s'y promenant, ou mieux, rien qu'en l'expérimentant – je déteste le mot « surfer » –, on découvre des ateliers, des créations, de l'histoire littéraire, des poèmes, des extraits de livres, des rencontres (des festivals de poésie, des performances, des interventions...).

Une mosaïque de possibles rien que sur la *home page* – et à côté sur la droite, deux autres portes à ouvrir sur d'autres portes. La rubrique « À noter », qui annonce un rendez-vous (par exemple la « Nuit remue » qui a eu lieu début juin à la bibliothèque de la Sorbonne), suivie de la rubrique « Relire ». Celle-ci, à l'heure où je me perds dans les dédales de la plateforme, propose de relire *Congo*, l'un des meilleurs textes d'Éric Vuillard, prix Goncourt 2017 pour *L'Ordre du jour* – c'est une des choses que j'aime, le mélange d'écrivains reconnus et d'inconnus, d'écritures évidentes et plus fragiles. Après Vuillard, on peut aussi relire « Propager un feu noir » de Patrick Chatelier (ça, c'est dans la section « Écrire un roman aujourd'hui », avouez que c'est utile ! Tiens, d'ailleurs, on clique : dans le même registre, on découvre aussi des textes magnifiques d'Antonio Lobo Antunes, d'Antoine Volodine...), enfin un texte sur l'Europe de Pascal Gibourg, « L'Europe exilée (à partir de Sandor Marai) », dans la rubrique « Du réel en mode indirect ». Car Remue.net ne se réduit pas à une expérience purement virtuelle : cette foisonnante plateforme s'ancre et puise dans le réel. L'idée de la littérature qui s'y déploie s'inspire du monde. D'ailleurs le site, véritable organisation et organisme collectif, revendique la littérature comme un acte, l'écrit en actions, et même en interaction entre les êtres, les artistes et les jeunes, les gens et la plateforme.

Ainsi, il a hébergé les restitutions des résidences d'écrivains soutenues par la Région Ile-de-France : Tanguy Viel au lycée Alfred-Nobel (Clichy-sous-Bois), Hélène Frappat à l'hôpital Avicenne (Bobigny), etc. L'écrivain Patrice Pluyette y a participé en 2017 : il tient le journal de sa résidence au Muséum d'histoire naturelle de Paris V : « Je participe à un atelier d'identification taxonomique en malacologie (mollusques) au dernier étage d'un bâtiment du Muséum de Paris qui abriterait le laboratoire de malacologie en question si ça se disait ainsi. Mais Philippe Bouchet, malacologue mondialement reconnu, avec qui je partirai à Besse en mars, m'explique qu'on ne parle pas de laboratoire, en

réalité on ne dit rien, c'est simplement un étage sous les toits où sont réunis les malacologues (éventuellement UMR), un étage au parquet grinçant, labyrinthique, aux salles remplies d'étagères en bois à tiroirs, avec des bureaux, des ordinateurs, des évier, des éprouvettes, des cartons, et beaucoup de coquilles de mollusques vides ou pleines sous pochettes transparentes accompagnées de tubes d'alcool. » Remue.net est ainsi : une arborescence, un laboratoire, un cabinet de curiosité littéraire. On clique sur un mot puis sur un autre, sur un nom qui nous entraîne vers un autre, et on tombe dans un infini d'imaginaires.

Quand l'écrivain – mais on peut aussi le définir comme « inventeur d'objets web » – François Bon l'a fondé, il avait déjà, précurseur, lancé ses pages perso à l'automne 1997 : « Quand Wanadoo a créé ses "pages personnelles" j'étais le huit centième site en France et ils m'ont offert un logiciel Claris Home Page pour la peine. Très vite, quelques amis ont commencé d'y intervenir, de compléter les infos, et j'ai lancé une première forme de revue avec des textes invités. En 2000 j'étais l'invité d'un colloque à la Penn Philadelphie, et le monsieur qui ouvrait ce colloque a commencé par la question : "La littérature française remue-t-elle encore ?" L'idée du nom Remue.net a suivi dans la nuit, même si j'avais une ou deux autres possibilités en réserve (dont Publie.net, que j'ai ensuite développé sous forme de coopérative d'édition numérique), nous confie-t-il.

À l'époque, il n'y avait qu'une poignée de sites. Bon crée Remue.net sans mission particulière, autre que le désir de mettre en ligne son propre travail et ceux de ses amis : « Nous avons fondé en 2001 l'association qui est devenue propriétaire du nom de domaine et responsable de son hébergement, avec un comité de rédaction (dont trois proches aujourd'hui disparus, Ronald Klapka, Philippe Rahmy, Dominique Dussidour) et une "Nuit remue" annuelle qui est devenue un vrai rendez-vous. En 2005, j'ai pensé que c'était mieux de redonner à mes pages

personnelles leur propre autonomie, et je les ai dissociées en fondant Tiers Livre, qui est toujours mon laboratoire principal. Même chose avec Publie.net, que j'ai fondé en 2007 puis dont je me suis séparé en 2013. Je n'ai plus, depuis lors, participé à l'aventure Remue.net, mais bien sûr grand plaisir à savoir qu'elle se maintient et se renouvelle. »

Depuis le début de l'aventure Remue.net, des dizaines d'écrivains y ont participé : Marc Villemain, Tanguy Viel, Sylvie Germain, Cécile Portier, Philippe de Jonckheere, Emmanuel Ruben, Lola Perez, Hélène Frappat, Olivia Rosenthal, Jacques Rebotier, Olivier Rolin, Jacques Roubaud, Valérie Rouzeau, Marianne Rubinstein, Dominique Viart, Franck Venaille, Antoine Volodine, André Markowicz, Eric Pessan, Cathie Barreau, Yun Sun Limet, Bertrand Leclair, Frédérique Cosnier... Ce sont leurs mots, leurs univers, ainsi que ceux d'écrivains devenus classiques, qui font de Remue.net un champ infini d'évasions possibles. Oui, la littérature française remue encore, nous remue toujours, et nous inspire plus que jamais pour remuer nos idées et nos vies. ✨



dessin Catherine Zask



photo Georges Tourdjman

Roger Pic ou l'itinéraire d'un franc-tireur

PAR **GABRIEL BAURET**, AUTEUR,
COMMISSAIRE D'EXPOSITIONS

À l'automne de l'année 2000, Jean-Claude Gautrand, fin connaisseur de la photographie française, publie aux éditions Marval un imposant ouvrage consacré à Roger Pic. Il en ressort un parcours très riche, vivant – la parole de Roger Pic y occupe une large place –, et deux temps forts : le théâtre et le reportage. Mais il faut nuancer cette approche, car si le théâtre habite une grande partie de la vie et de la carrière de Roger Pic, celui-ci s'est intéressé à d'autres formes de spectacle, dont l'opéra, mais également des arts plus populaires comme le cabaret et la chanson. Car Pic est un esprit ouvert, ni dogmatique ni sectaire. De même que pour ce qui touche au reportage, il ne s'est pas limité à la pratique de la photographie : au cours des années 1960, alors que la télévision va connaître dans le domaine de l'information un essor constant, il passe du Leica à la Beaulieu 16 mm, considérant qu'il peut en dire plus avec l'image animée. Ici également, il faut nuancer le

propos : sur le terrain, Pic n'a jamais délaissé complètement la photographie, y compris dans des situations périlleuses. Il raconte ainsi qu'il lui est arrivé de couvrir un événement avec une caméra dans la main droite et un appareil photographique dans la main gauche.

Né en 1920 dans une famille modeste, d'un père artisan qui tient à Paris un atelier de réparation de cadrans d'horlogerie et d'une mère d'origine arménienne, le jeune Roger, fils unique, reçoit en héritage des valeurs morales ainsi qu'une ouverture d'esprit sur le monde de la culture qui vont forger sa personnalité et ses goûts. Alors que la France se relève à peine de la Grande Guerre, le milieu familial dans lequel il grandit – le modèle du père – privilégie le travail. Mais les parents fréquentent aussi les spectacles de variétés et les salles de cinéma. Roger va enrichir cet héritage grâce notamment à des rencontres au sein du réseau des auberges de jeunesse qui se développe dans le contexte du Front populaire. S'il ne s'est pas engagé politiquement, il tient de son père une vision du monde socialiste, ou plutôt humaniste, qui l'accompagnera tout au long de sa vie et guidera ses choix, en particulier dans les positions qu'il prend en tant que reporter. Il ne défendra pas un parti mais une cause, même si, comme beaucoup d'artistes et d'intellectuels de son entourage, il se sent proche après la Libération de celles et ceux que l'on a appelés les « compagnons de route » du PCF. Pour l'heure, si engagement il y a, il se dessine en direction du théâtre, dont il faut mentionner ici les principales séquences ainsi que les figures qui ont entouré Roger Pic. À commencer par Jean-Marie Serreau. Les deux hommes se sont rencontrés en 1957 et sont voisins depuis 1959, au 21 de l'avenue du Maine, dans le quartier de Montparnasse à Paris. Serreau sera le metteur en scène de très grands auteurs. La liste à laquelle est associé son nom est éloquent, en particulier ceux qui ont marqué le théâtre du xx^e siècle : Pirandello, Brecht, Ionesco, Beckett, Genet...

Avant de se lancer et de documenter photographiquement les productions de Jean-Marie Serreau, le jeune Roger monte sur les planches tout en travaillant comme régisseur. On le surnomme alors Picrate, pseudonyme dont ses amis ne vont vite garder que les trois premières lettres. Dans l'entourage de Serreau, on trouve le comédien Jacques Dufilho, mais aussi Pierre Jamet, qui va initier Pic – c'est désormais son nom – à la photographie. Les moyens dont dispose cette troupe sont alors limités, l'enthousiasme et la passion font le reste. Mais la guerre brise leur élan. Pic va vivre dans la clandestinité pour échapper au service du travail

obligatoire (STO) et aux camps de jeunesse du régime de Vichy. Il se rapproche de la Résistance, sans toutefois participer à leurs opérations. Il retrouvera sa place aux côtés de Serreau en 1944, quand celui-ci lui demande de rejoindre une structure qu'il a créée sous le nom de «Travail et Culture».

Roger Pic développe son expérience de la photographie en autodidacte avec un vieux Rolleiflex d'occasion et c'est en 1945 que débute véritablement son travail sur le théâtre. Sa pratique s'organise autour des représentations publiques; les reconstitutions hors de l'espace de la scène ou les portraits en marge des spectacles l'intéressent moins. Pic recherche l'authenticité du témoignage visuel – il a quelque chose du reporter; il privilégie la mobilité de ses déplacements face à tout ce qui se déploie sur scène. Il passera ainsi au 24x36 et optera pour le Leica, un appareil plus léger, plus maniable, et dont les optiques vont lui permettre d'opérer quel que soit l'éclairage des acteurs. Sa carrière s'ouvre à d'autres artistes; parmi eux la compagnie Renaud-Barrault, dont le nom est étroitement associé à des auteurs tels que Samuel Beckett. Il travaille au Théâtre de Babylone, où est monté le célèbre *En attendant Godot*; il couvre également les spectacles du Théâtre Sarah-Bernhardt, futur Théâtre de la Ville. Mais un auteur et une troupe vont marquer son parcours en 1954: Bertolt Brecht et le Berliner Ensemble. Ses images de la pièce *Mère Courage et ses enfants* vont attirer l'attention de Roland Barthes, qui rédige la postface d'un recueil de photographies de cette pièce, paru en 1960 aux éditions de l'Arche, et dont Jean-Claude Gautrand retient l'une des analyses: «Les photographies de Pic n'illustrent pas, elles aident à découvrir l'intention profonde de la création.»

Un nouveau chapitre s'ouvre avec les reportages sur Cuba – il s'y rendra à neuf reprises. Sa vision du monde, que l'on peut rapprocher des positions des intellectuels français de l'époque, l'incite à aller voir de plus près ce qui se passe sur cette île mais aussi dans la tête de Fidel Castro. Il s'embarque seul dans cette aventure et ne se soucie guère des risques de l'entreprise, ni de ses coûts. Heureusement, le magazine *Paris Match* lui achètera ses photographies, dont un sujet original sur Castro qui témoigne d'une certaine proximité, pour ne pas dire de la complicité, que Pic a su instaurer avec le Líder Máximo. À l'occasion de ses séjours à Cuba, il commence à réaliser des enregistrements sonores, puis des entretiens filmés qu'il vend au magazine télévisé *Cinq colonnes à la une*. Dans cette émission conçue en 1959 par les trois Pierre légendaires, Desgraupes, Dumayet et Lazareff, il traite régulièrement de l'actualité

internationale. Il signera au total onze grands reportages – qu'il réalise lui-même de A à Z: tournage, prise de son, montage et mixage –, dont un reportage sur l'Algérie et Ben Bella, sujet alors sensible dans la France des années 1960. Après Cuba, sa curiosité l'entraîne vers le Vietnam. La plupart des photojournalistes s'embarquent aux côtés des Américains et couvrent, souvent au péril de leur vie, les opérations militaires. Pic choisit le Nord afin de témoigner des conséquences de cette guerre sur la vie quotidienne de la population. Jusqu'en 1975, année de la fin du conflit, il effectuera plusieurs voyages dans cette partie du Vietnam, qui lui permettront entre autres de mener des entretiens avec le général Giáp et avec Hô Chi Minh. Pic refuse la vision spectaculaire de la guerre et privilégie la dimension humaine. Conversations avec les dirigeants et points de vue sur la société nourrissent son propos. Ses choix ont fait l'objet de vives critiques et il a été régulièrement qualifié de propagandiste par la presse de droite. «Je ne suis membre d'aucun parti [...] je suis partisan d'un monde libre [...] je suis un humaniste, un mondialiste avant toute autre considération», répète-t-il à Jean-Claude Gautrand. Si la diffusion de *Cinq colonnes à la une* cesse en 1969, Pic n'interrompt pas pour autant ses reportages. Il collabore à d'autres magazines du même genre, tels que *Panorama*. La chaîne TF1 présente en 1976 un long documentaire qu'il a réalisé sur la Chine de Mao. Mais peu à peu, l'audience de ces magazines décroît. Pic ne désarme pas, il y croit encore. Il s'intéresse à l'Asie, mais aussi au Moyen-Orient: il rencontre Yasser Arafat en 1977; il est à Téhéran au moment de la guerre Iran-Irak. Il se tourne aussi vers le continent africain, interroge le destin de populations en détresse et voit se profiler le phénomène des migrations. C'est avec son «Plaidoyer pour l'Afrique» qu'il signera en 1989 son dernier grand reportage. «Je suis avant tout un homme d'images et il faut que l'image parle d'elle-même»: ces mots résonnent comme une profession de foi et témoignent d'une certaine humilité.

Il n'empêche que son parcours sera jalonné d'intuitions, à travers un choix de sujets et de points de vue qui correspondent aux questionnements de son époque. Il a été présent au bon endroit et au bon moment, s'agissant de l'histoire en train de s'écrire comme de la création théâtrale qu'il a eu la chance d'accompagner pendant trois décennies. Au fil des pages de la monographie de Jean-Claude Gautrand, on mesure la quantité vertigineuse de personnalités qu'il a pu côtoyer et qui ont façonné le XX^e siècle. ✪

La Scam en chiffres

Autrices et auteurs de la Scam

- Au 31 décembre 2018, la Scam compte 44 275 membres, dont 602 Canadiens et 3 051 Belges. La proportion de femmes parmi les membres est de 37%.
- En 2018, 1 813 auteurs et autrices ont rejoint la Scam et 65% ont effectué leur adhésion en ligne.
- 44% des membres de la Scam ont moins de cinquante ans (18 109 sur 40 774), et la proportion atteint 83% parmi les nouveaux membres (1 503 membres sur 1 813).

Perceptions

- En 2018, la Scam a collecté 105,6 millions d'euros de droits d'auteur. Les perceptions globales baissent de 6% après 3 années de forte hausse, mais les perceptions récurrentes ne baissent que de 3,3%.
- Les perceptions 2018 se composent à 71% d'encaissements au titre des exploitations de l'année N (contre 69% en 2017) et à 26% au titre des exploitations N-1 (contre 27% en 2017).

Répartitions

- Avec un montant de plus de 103 millions d'euros, les sommes réparties aux auteurs sont en hausse par rapport à 2017 (98,80 millions d'euros). Cette augmentation est principalement liée à des perceptions exceptionnelles de copie privée, l'adoption de nouvelles règles de répartition relatives au protocole d'accord «journalistes FTV» ainsi qu'à l'augmentation des répartitions pour les exploitations sur les chaînes historiques.
- 84,6% des droits répartis concernant les droits audiovisuels,

7,5% les droits radiophoniques, 3,4% les droits de l'écrit, 2,6% les droits des journalistes et 2,7% les droits relatifs aux exploitations sur les nouveaux médias (plateformes, services Web).

Œuvres déclarées

- 89% des déclarations effectuées en ligne. L'essentiel des déclarations concerne les exploitations 2017 et 2018.
- 141 596 œuvres audiovisuelles ont été déclarées en 2018 (+140%), augmentation notamment liée à la déclaration des œuvres exploitées sur YouTube. 12 286 déclarations d'œuvres radiophoniques ont été enregistrées en 2018 (+ 5,2%).
- Le répertoire de la Scam est désormais constitué de 901 345 œuvres.

Exploitation des œuvres

- 190 887 heures d'œuvres audiovisuelles ont été traitées au titre des diffusions 2017 (+ 7,7%).
- Le nombre d'heures d'œuvres radiophoniques mis en répartition est en augmentation de 9,7% avec 54 849 heures au titre des diffusions 2017.
- 12 069 auteurs d'œuvres littéraires ont bénéficié d'une répartition au titre de la copie privée, de la reprographie et du droit de prêt.

Analyse des sommes réparties aux ayants droit par montant

- La Scam a un taux de membres «actifs» exceptionnellement élevé: sur plus de 44 000 membres, 32 486 ayants droit ont bénéficié d'une répartition en 2018 (32 219 en 2017), soit 73,4% des membres.
- Le nombre d'ayants droit dont le

montant versé est inférieur à 100 € a fortement progressé. *A contrario*, le nombre d'ayants droit percevant entre 100 € et 250 € enregistre une baisse de 31%.

- Le nombre d'ayants droit des autres tranches demeure relativement stable.
- Le revenu médian Scam s'élève à 308,56 €.

Actions culturelles

- En 2018, la Scam a consacré 2 548 433 € aux actions culturelles (+ 4,8%). Ce budget est alimenté par une partie des sommes perçues au titre de la copie privée sur les ventes de supports vierges, auxquelles viennent s'ajouter, conformément à la loi, des droits n'ayant pu être répartis au terme de cinq ans.
- Les sommes allouées aux bourses Brouillon d'un rêve représentent 30% des dépenses culturelles.
- 1 356 candidatures ont été déposées à Brouillon d'un rêve au sein de tous les collèges; 141 bourses ont été attribuées.
- Le Festival des Étoiles (trente des meilleures œuvres diffusées à la télévision) au Forum des images a franchi le cap des 5 000 spectateurs.

Action sociale

- En 2018, la Scam a attribué 2 512 398 € au titre de l'action sociale à 2 422 bénéficiaires:
- 2 438 598 € au titre de la contribution senior à 2 383 bénéficiaires;
- 73 800 € au titre du fonds de solidarité à 39 bénéficiaires;
- 100 dossiers de retraite ont été régularisés. ✪

Les auteurs et les autrices de la Scam ont voté !

Le 21 juin 2019, la Scam a tenu son assemblée générale ordinaire. À cette occasion, les auteurs et les autrices ont élu leurs représentants et représentantes en renouvelant une partie du conseil d'administration et du comité de surveillance. Deux jours plus tard, le nouveau conseil d'administration a élu Laëticia Moreau, présidente, Lise Blanchet, vice-présidente et Rémi Lainé, trésorier.

- Sonia Kronlund
- Brigitte Hansen
- Karine Le Bail
- Emmanuel Moreau
- Amalia Escriva
- Geneviève Guichenev
- Virginie Linhart
- Alain Le Gougec
- Alain Kruger

Le conseil d'administration

Onze membres ont été élus au conseil d'administration pour un mandat de quatre ans. Le nouveau conseil d'administration est composé de :

Collège des auteurs d'œuvres audiovisuelles

- Brigitte Chevet
- Stéphanie Elbaz*
- Amalia Escriva*
- Geneviève Guichenev**
- Brigitte Hansen*
- représentante des traducteurs
- Patrick Jedy
- Sonia Kronlund*

- Rémi Lainé*
- Virginie Linhart
- Marie Mandy*
- Florence Martin-Kessler
- Laëticia Moreau
- représentante des écritures et formes émergentes
- Jérôme Prieur**

Collège des auteurs d'œuvres sonores ou radiophoniques

- Leila Djitli*
- Alain Kruger
- Karine Le Bail
- Emmanuel Moreau**

Collège des images fixes

- Bénédicte Van der Maar*
- Collège des journalistes
- Lise Blanchet
- Alain Le Gougec

Collège des auteurs de l'écrit

- Colette Fellous**
- Benoît Peeters

Président du comité belge

- Renaud Maes

*nouveau mandat
**mandat reconduit

- Brigitte Chevet
- Laëticia Moreau
- Jérôme Prieur
- Lise Blanchet
- Bénédicte Van der Maar
- Stéphanie Elbaz
- Leila Djitli
- Rémi Lainé
- Colette Fellous
- Florence Martin-Kessler

photo Matthieu Raffard



Les Étoiles 2019

PAR MOSCO LEVI BOUCAULT, PRÉSIDENT DU JURY

Tout a déjà été dit sur le principe des Étoiles de la Scam : plus de 500 documentaires inscrits, 60 présélectionnés par des jurés choisis par la commission de l'audiovisuel et soumis, pour finir en beauté, au jury de cinq réalisateurs et réalisatrices composé cette année de trois jeunes femmes animées d'une belle complicité (Jill Coulon, Marion Gervais, Anne Poirer) et deux moins jeunes hommes, mais jeunes tout de même par le bonheur toujours vivace de découvrir, d'apprécier, de s'émerveiller devant des films documentaires de qualité : René-Jean Bouyer et moi. Nous avons la mission de choisir 30 films. J'insiste sur le terme : choisir... comme en amitié, « parce que c'étaient eux (les films), parce que c'étaient nous (les jurés) » : un autre jury aurait fait un choix peut être différent.

Julie Bertuccelli, la vénérée (de l'italien « venere », vénus), nous avait donné comme seul conseil : ne tenez compte que des films, de leur qualité, pas de leurs auteurs et autrices.

Les films, en général, dépassaient les fatidiques 52 minutes, mais je ne suis pas un saint en la matière. J'ai paraphrasé au début de la journée de délibérations deux vers de la poétesse Emily Dickinson et une réflexion du cher André S. Labarthe souvent citée par l'ami Thierry Garrel.

Les vers : « Le rivage est sûr, (mais) je préfère affronter les flots ». La réflexion : « Un film qui a besoin du spectateur (qui accorde un espace au spectateur) est souvent un bon film ».

De fait nous avons privilégié, choisi, nous avons « étoilé » dirait Jean-Louis Bertuccelli, dans la bonne humeur et l'ironie, les films qui passent par-dessus les frontières, les films qui partent loin, à la découverte, les films écrits avec une respiration singulière, tournant le dos aux modes, les films qui nous ont laissés de l'espace pour les voir et songer...

Nous avons opté, sous l'autorité bienveillante et rigoureuse de Carine Bled-Auclair, pour une méthode simple : voir les films séparément, attribuer 3 étoiles à ceux que nous avons aimés

passionnément, 2 étoiles à ceux que nous avons beaucoup aimés et dont nous voulions débattre en groupe, et 1 étoile à ceux que nous aimions moins. Le jour des délibérations, nous avons découvert que cinq films avaient obtenu l'unanimité de nos 15 étoiles réunies. Il nous restait à délibérer des films suivants par total d'étoiles décroissant.

La cuvée des Étoiles 2019 nous a fait passer de la Terre de feu au nord de la Russie, du Liban au Cambodge, du Kirghizistan à la Palestine, du Pas-de-Calais aux Pouilles, de la Corée du Nord à la Libye... d'un adolescent « placé » à deux cinéastes francs-tireurs en constante éruption, d'un chauffeur d'ambulance à une handicapée motrice, d'une enquêtrice paranormale à des photographes de l'extraordinaire normalité russe, d'adultes se débattant avec des blessures ouvertes dans leur enfance à des jeunes femmes évoquant allègrement le don d'une double sexualité à leur naissance ; de la guerre de 14 à la rémanence de la Shoah, de mai 1968 aux dernières élections en Asturies ; des micmacs de la BNP Paribas à ceux de la Banque Lehman Brothers, d'une crise quasi-romanesque d'un couple d'acrobates à la vie romanesque de Blaise Cendrars, du destin lumineux et tragique de Simone Veil retournant avec ses enfants et petits-enfants sur ses pas au camp d'Auschwitz-Birkenau à celui du désormais parisien Khonsaly retournant sous le regard de sa fille dans le village cambodgien pour affronter ses bourreaux chafouins vaquant à leur quotidien comme si de rien n'était...

Une cuvée pleine de sève qui donne envie de partir, qui donne envie de réaliser.

PS : J'aime trop les francs-tireurs pour ne pas prendre la liberté d'attribuer pour le plaisir, hors-concours, enfreignant le règlement je le concède, des « étoiles filantes » à quelques films, parmi lesquels *Of Men and War* de Laurent Becue-Renard, *Nucléaire, l'impasse française* de Patrick Benquet, *Les réfugiés de Saint-Jouin* d'Ariane Doublet et... ✨

Âme qui vive

Éliane Raheb
Diffusion : France 3 Corse
ViaStella
Production : Cosmographe,
Itar Productions,
France Télévisions

Angkar*

Neary Adeline Hay
Diffusion : Tènk
Production : The Cup of tea,
To be continued

Blaise Cendrars, comme un roman

Jean-Michel Meurice
Diffusion : Arte, RTS
Production : Arte France,
Lobster Films, CinéTévé

BNP Paribas, dans les eaux troubles de la première banque européenne

**Xavier Harel
et Thomas Lafarge**
Diffusion : France 3, RTBF
Production : Little big story

D'ici là*

Matthieu Dibelius
Diffusion : Tènk
Production : Spectre
Productions

Djamilia

Aminatou Echard
Diffusion : Arte
Production : Arte, 529
Dragons

En équilibre*

**Antarès Bassis
et Pascal Auffray**
Diffusion : France 3
Occitanie
Production : TS Production,
France Télévisions

Les Enfants du 209 rue Saint-Maur, Paris X*

**Ruth Zylberman
et François Prodromidès**
Diffusion : Arte
Production : Zadig
Productions, Arte France

En Política

**Penda Houzangbe
et Jean-Gabriel Tregoa**
Diffusion : viàVosges
Production : Petit à petit
production, Vosges
Télévision

L'Esprit des lieux

**Stéphane Manchemat
et Serge Steyer**
Diffusion : viàVosges,
France Télévisions
Production : Les Films de
la pluie, Ana Films

Étudiants, tous à l'usine! Itinéraires de maoïstes ouvriers

Lise Baron et Timo Eberman
Diffusion : France 3 Bretagne
Pays-de-la-Loire
Production : What's Up
Productions

Fame

**Giacomo Abbruzzese
et Angelo Milano**
Diffusion : France 2
Production : La Luna
production, Dugong

Les Hommes du dictateur Marjolaine Grappe

Diffusion : RTBF 1,
Radio Canada, Arte
Production : Memento
Productions, Arte GEIE

Inside Lehman Brothers Jennifer Deschamps et Myriam Milent

Diffusion : Arte, RTS, RTBF,
Public Sénat, vpro, Radio
Canada, Documentary
channel — Production : Arte
GEIE, KM, Intuitive pictures
productions Inc

Itinéraire d'un enfant placé

**Ketty Rios Palma
et Magali Bloch**
Diffusion : Arte, France
Télévisions — Production :
416 Productions, Arte France

Jean-Pierre Mocky, la loi de l'albatros

Charles Schnabele
et Virgile Tyrode
Diffusion : Paris Première
Production : Les Films
du Londine

Je ne veux pas être paysan*

**Tanguy Le Cras
et Anne Paschetta**
Diffusion : France 3,
France 3 Bretagne, TVR,
Tébéo, Tébésud
Production : Vivement Lundi !,
France Télévisions

Libye, anatomie d'un crime

**Cécile Allegra
et Céline Bardet**
Diffusion : Arte, RTS
Production : CinéTévé,
Arte France

Manu, l'homme qui ne voulait pas lâcher sa caméra

Emmanuelle Bonmariage
Diffusion : RTBF 2
Production : Clin d'Œil Films,
RTBF, CBA

N'en parle pas, c'est un secret

Fanny Fontan
Diffusion : France 3
Provence-Alpes Côte-d'Azur
Production : Comic Strip
Production

Ni d'Ève, ni d'Adam, une histoire intersexue

Floriane Devigne
Diffusion : RTS, TV5 Québec,
France Télévisions
Production : CFRT

Norilsk, l'étreinte de glace*

François-Xavier Destors
Diffusion : France 2, Bip TV
Production : Les films d'un
jour, Bip TV, Pictanovo

Le Pays rémanent

Ugo Zanutto
Diffusion : Wéo
Production : Les Docs du
Nord, Les Zooms Verts, STM
«Wéo», Pictanovo

La Russie dans l'objectif

**Alexander Abaturov
et Margaux Opinel**
Diffusion : Arte
Production : Artline Films,
Arte France

Samaritain

Julien Menanteau
Diffusion : France 3 Corse
ViaStella
Production : France
Télévisions, Gloria Films

Le Sentier

Hadrien Bertuit
Diffusion : Canal+
Production : AMC2
Productions

Simone Veil, albums de famille

Hugues Nancy
Diffusion : France 3, RTS
Production : Nilaya
Productions

La Vie de Mimi

Laure Pradal
Diffusion : France 3 Corse
ViaStella
Production : Pages & Images

Zona Franca*

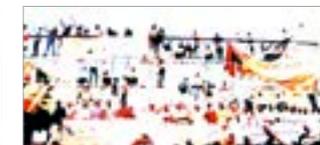
Georgi Lazarevski
Diffusion : Caledonia
Production : Ciaofilm,
Les Films du Poisson

La Zone rouge

Tristan Thil
Diffusion : Bip TV, Spicce
Production : Cinéphage
Productions, Bip TV

Les 30 films étoilés, en présence de leurs auteurs et autrices, rencontreront leur public lors du festival Les Étoiles du documentaire les 9 et 10 novembre 2019 au Forum des images (entrée libre).

*Ces films ont été soutenus à l'écriture par une bourse Brouillon d'un rêve de la Scam.



Catherine Zask – d'après un reportage vidéo de Giona Messina – France 2

Prix Scam 2019

Prix d'honneur

Prix Jean-Marie Drot
attribué à 4 députés Européens
Pervenche Berès
Jean-Marie Cavada
Marc Joulaud
Virginie Rozière

Écrit

Prix Marguerite Yourcenar
pour l'ensemble de l'œuvre
Jean Echenoz
Décerné le 6 décembre 2018 à Paris

Prix Joseph Kessel
Cécile Hennion
pour *Le Fil de nos vies brisées*
Éditions Anne Carrière, 2019
Décerné le 9 juin 2019 à Saint-Malo,
dans le cadre du festival Étonnants
voyageurs

Prix François Billetdoux
Christophe Donner
pour *Au clair de la lune*
Éditions Grasset, 2018

Écrit / Images fixes

Prix du récit dessiné
Luz
pour *Indélébiles*, Futuropolis, 2018

Mention : **Séra**
pour *Concombres amers (Les
Racines d'une tragédie. Cambodge
1967-1975)*, Marabout, 2018

Audiovisuel

Prix Charles Brabant
pour l'ensemble de l'œuvre
Carmen Castillo

Prix de l'œuvre audiovisuelle
Raed Andoni
pour *La Chasse aux fantômes*
Les Films de Zayna, Arte France,
DAR Films, Akka Films, 2017

Prix Découverte audiovisuelle
Rosine Mbakam
pour *Les Deux Visages d'une femme
bamiléké*
Tândor Productions, CBA, 2016

Grand prix de la compétition
nationale du Fipadoc
Diego Governatori
pour *Quelle folie*
Les Films Hatari, 2018

Concours Infracourts
1er prix: Anne-Sophie Reinhardt
pour *Un monde à part*
2017

**2e prix: Blandine Delcroix
et Thierry Passerat**
pour *47 centimes*
2017

Prix international de la Scam
John Hulsey
Pour *This Side of History*
production J. Hulsey, 2018
Décerné le 23 mars 2019 à Paris,
dans le cadre du Cinéma du réel

Prix Anna Politkovskaïa
Stephanie Wang-Breal
Pour *Blowin'Up*
Once in a Blue (États-Unis), 2018
Décerné le 29 mars 2019 à la Maison
des arts de Créteil, dans le cadre du
Festival international de films de femmes

Écritures et formes émergentes

Prix de l'œuvre expérimentale
Raphaële Bezin
pour *L'Espace commun*
production R. Bezin, 2018

Prix vidéaste de la Scam
Manon Bril et Barthélemy Despax
pour *C'est une autre histoire*
Décerné le 22 novembre 2018
à Paris, dans le cadre des Prix
Newstorm du festival Médias en Seine

Prix Émergences
Ismaël Joffroy Chandoutis
pour *Swatted*
Le Fresnoy – Studio national
des arts contemporains, 2018

Sonore

Prix pour l'ensemble de l'œuvre
Bernard Lenoir

Prix de l'Œuvre sonore
Judith Bordas
pour *Traverser les forêts*
France Culture, RTBF, RTS, 2018

Prix Découverte sonore
Myriam Ayçaguer
pour *La Dramatique impossible*
ARTegia, 2018

Prix du podcast documentaire
(ex aequo)
Julien Cernobori
pour *Vanessa, enfer et contre tout*
Binge Audio, 2017
Anouk Perry
pour *La Délicatesse des gang bangs*
production A. Perry, 2018
Décerné le 21 octobre 2018
à la Gaîté Lyrique, dans le cadre
du Paris Podcast Festival

Prix Tout court
Antoine Berland
pour *Les Portraits sonores*
Émission hebdomadaire
France Musique
Décerné le 2 février 2019 à Brest, dans
le cadre du festival Longueur d'ondes

Images fixes

Prix Roger Pic (ex aequo)
Denis Dailleux
pour *In Ghana – We Shall Meet Again*
Agence VU', 2009-2017
Tomas van Houtryve
pour *Lines and Lineage*
Agence VII, 2018
Décerné le 11 juin 2019 à la Scam,
lors du vernissage de l'exposition

Portfolio également remarqué :
Laetitia Vançon
pour *At the End of the Day*, 2018

Prix Mentor
Camille Szklorz
pour *Une respiration de combat*
Hans Lucas
Décerné le 22 novembre 2018
à la Scam

Prix Pierre et Alexandra Boulat
Jérôme Sessini
pour *La Crise des opioïdes
aux États-Unis*
Magnum Photos, 2018
Décerné le 6 septembre 2018
à Perpignan, dans le cadre du festival
Visa pour l'image

Institutionnel

Prix de l'Œuvre institutionnelle
Ioanis Nuguet
pour *Gil et Sylvain*
Players Paris pour DDB / Agence
de la Biomédecine, 2018

Mention : **Fanny Tondre**
pour *Quelque chose de grand*
What's Up Films pour
Eiffage Génie Civil, 2017

Cinéma

L'Œil d'or (ex aequo)
Waad Al-Kateab et Edward Watts
pour *For Sama*
Channel 4 News,
ITN Productions (Royaume-Uni),
PBS Frontline (États-Unis), 2019
Patricio Guzmán
pour *La Cordillère des songes*
Atacama Productions,
Arte France, Market Chile (Chili),
Sampek Productions (France), 2018
Décerné le 25 mai 2019 au
Festival de Cannes

Journalisme

Prix Christophe de Ponfilly
pour l'ensemble de l'œuvre
Philippe Rochot

Prix de l'investigation Scam
Thomas Lafarge et Xavier Harel
pour *BNP Paribas, dans les eaux
troubles de la plus grande banque
européenne*
Little Big Story, coproduction Arte GEIE,
2018
Décerné le 16 mars 2019
à Saint-Omer, dans le cadre du Figra

Prix Scam Télévision Grand Format
**Nicolas Bertrand, Marion Cantor
et Thomas Donzel**
pour *Rohingyas, les damnés
de la Birmanie*
Caravelle Productions, avec
la participation de France 2, 2017
Décerné le 13 octobre 2018 à Bayeux,
dans le cadre du prix Bayeux-Calvados
des correspondants de guerre



photo Matthieu Raffard